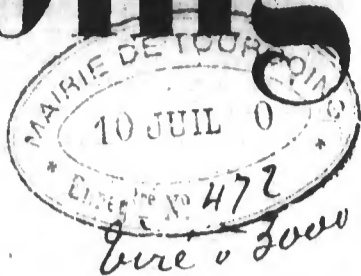


Courrier de Tourcoing

JOURNAL REPUBLICAIN



REDACTION & ADMINISTRATION: 52, Rue du Château

LE DESSOUS DES CARTES

Il faudrait être ou aveugle ou de mauvaise foi pour ne pas s'apercevoir que de graves événements intérieurs se préparent sur le sol de France et que la corde de la paix sociale est tellement tendue, qu'elle doit infailliblement se briser.

Point n'est besoin de dire qu'il ne saurait être question ici de ces conflits européens que tout Français ne doit jamais souhaiter voir un jour obscurcir les destinées de notre pays.

Mais c'est sur notre territoire même c'est dans nos rues que le mécontentement du peuple arrivera à se manifester un jour et peut-être même bientôt, car il commence à être las ce peuple, resté malgré tout bon enfant, mais qui n'aime pas qu'on le tourne en dérision et que surtout, on ne tienne aucun compte de ses aspirations légitimes.

Or, jamais un ministère ne s'est moqué du public avec un sans-gêne aussi révoltant: nous possédons, en l'an de grâce 1900, un gouvernement qui n'agit que pour lui, qui ne travaille que pour ses intérêts personnels et se soucie fort peu de plaire à la majorité des Français, pourvu qu'il conserve le pouvoir.

On retrouve, chaque fois qu'un vote de confiance est émis, la même majorité qui soutient celui que les collectivistes roubaisiens, pourtant pas bien difficiles, appelaient récemment l'avocat des panamistes. Et parmi ces fidèles alliés, parmi ceux qui accordent aveuglément leur confiance au chef de ce gouvernement, défenseur de Dreyfus, figure en première ligne, le député de Tourcoing, M. Dron.

Pour que des députés agissent de la sorte, il doit y avoir des raisons, me direz-vous; il y a sans doute un dessous de cartes? Hélas, oui! il s'en trouve et même de très sérieux et la déclaration que M. Waldeck-Rousseau faisait dernièrement devant une grande commission de la Chambre, a dessillé les yeux aux plus incrédules.

Il s'agissait de la révision de la constitution. Le Président du Conseil est venu déclarer qu'il ne voulait pas la réviser, cette constitution et cette révélation, déclare un de nos éminents confrères parisiens, M. Berthoulat, ne suspendra personne.

Et comment M. Waldeck-Rousseau n'estimerait-il point qu'il n'y a rien à changer à l'ordre de choses actuel? Il régit et il gouverne au gré de son bon plaisir. S'assoit-il sur la loi, viole-t-il les libertés nécessaires, reprend-il en sous-main le feuilleton de l'Affaire, charbarde-t-il l'armée et la défense nationale, toutes choses de nature à entraîner les responsa-

bilités les plus rudes, ceux qui devraient l'en blâmer et l'en punir s'empressent au contraire de lui lécher les bottes et le traitent en sauveur de la République, alors qu'il en est en réalité le mauvais génie.

M. le Président du Conseil a donc mille et une raisons de professer que, tout étant pour le mieux dans le meilleur des mondes, il entend maintenir le *statu quo*. En somme, nous vivons sous une oligarchie parlementaire dont il est le maître absolu. Les populations serbes ou bulgares sont plus libéralement traitées par leurs rois que la nation française par l'équipe au pouvoir. La démocratie est remplacée chez nous par l'autocratie et M. Waldeck-Rousseau étant l'autocrate, rien ne lui semble plus précieux à conserver que cette situation privilégiée.

Ajoutons qu'il y trouve encore un autre avantage, moins apparent peut-être, mais tout aussi réel. C'est qu'avec la Constitution actuelle le président de la République a beau n'être rien du tout au point de vue de l'influence sur les mesures gouvernementales, il supporte cependant la responsabilité morale des dites mesures et le poids de l'impopularité qui en découle. C'est M. Waldeck-Rousseau qui décide, et M. Loubet qui écope. Double profit! Et le Machiavel flegmatique de la place Beauvau espère bien en tirer bénéfice. Son plan consiste à exaspérer de plus en plus l'opinion nationale, de façon à rendre la place intenable pour M. Loubet. Et qui recueillerait la succession? Lui-même. Car les mamelucks de la Chambre et du Sénat n'hésiteraient pas à envoyer leur pacha à l'Élysée.

Avec une révision de la Constitution, on courrait le risque de voir modifié l'électorat présidentiel, le sentiment public s'orientant chaque jour davantage dans le sens d'une investiture où le suffrage populaire serait substitué au parlementaire, ainsi que cela se pratique en Amérique. En ne s'opposant pas à ce mouvement, M. Waldeck-Rousseau compromettrait le succès de ses combinaisons. A quoi bon préparer, par de savantes manœuvres, la vacance du rang suprême, s'il n'est pas certain de s'en emparer?

C'est pourquoi il ne veut pas réviser une Constitution dont il est en droit de tout attendre, malgré que ce pays n'en espère plus rien et n'en veuille plus.

Oui, le voilà bien le dessous des cartes de la politique. M. Waldeck-Rousseau et ceux qui favorisent de telles ambitions en soutenant ce ministère, ainsi que le fait M. Dron, sacrifient tout pour plaire à un homme qui ne voit et ne pense qu'à lui: La France vient en dernier lieu.

Une République ayant pour président M. Waldeck-Rousseau, verrait

s'ouvrir avec elle l'ère de la révolution violente, car ce serait l'apothéose du parti du désordre, qui a toujours fait triompher depuis quelques temps le gouvernement et alors.... c'en serait fait de notre cher pays.

Et dire cependant que nous marchons à grands pas vers cet abîme avec des représentants qui, à l'instar de M. Dron, ne perdent pas une occasion de tendre la perche à ceux qui veulent sauver Dreyfus et refusent au courageux Marchand, le héros de Faschoda, de faire une entrée triomphale à l'Hôtel-de-Ville de Paris.

Pauvre France et pauvre République!

VÉRAX.

ECHOS & NOUVELLES

Problèmes célestes:
Le soleil, depuis quelque temps, l'emporte sur la lune dans nos préoccupations astronomiques.

Des esprits calculateurs et quelque peu chimériques se sont demandé combien, dans les plateaux d'une invraisemblable balance, il faudrait de globes terrestres pour faire équilibre au soleil.

Il résulte d'une arithmétique très compliquée, dont nous aurons la charité de vous faire grâce, que la masse du soleil égale 325,000 fois celle de la Terre et qu'en conséquence 325,000 Terres feraient équilibre au Soleil.

Nous n'osons engager le lecteur à contrôler la vérité de cette conclusion.

Les feuilles américaines nous ont déjà initié aux demandes d'argent de leurs amiraux victorieux. Les couronnes de laurier n'ont de valeur, là-bas, que lorsqu'elles sont en or massif.

Il en va de même en Angleterre, où, déjà, paraît-il, on se préoccupe de la récompense pécuniaire qui sera accordée au généralissime lords Roberts.

Après la guerre contre les Achantis, lord Wolseley reçut une dotation de 625,000 fr.

Kitchener, après l'écrasement des derviches, eut une gratification de 750,000 francs, un siège dans la Chambre des lords et de nombreux cadeaux dont plus de deux cents épées d'honneur.

Quand à lord Roberts, il profitera sans nul doute de l'enthousiasme fiévreux qui règne en Angleterre, car on parle de lui allouer 400,000 livres sterling, soit 12,500,000 francs.

Comment dorment les souverains.
C'est le tsar qui possède les chambres à coucher les plus luxueuses. Il s'endort rarement avant le matin et se lève tard.

Trait particulier: le tsar abhorre les ténèbres et ne saurait dormir sans que les lampes électriques de sa chambre soient toutes allumées; il n'en est protégé que par le rideau de soie de son lit.

Le kaiser dort dans un lit de sangle très étroit, assez semblable à celui du vieux Guillaume; mais là s'arrête la comparaison, car, contrairement à son illustre aïeul, les draps sont d'une toile extra-fine, et un édredon de soie le recouvre. Guillaume II se retire généralement vers onze heures et se lève à cinq heures. Il dort six heures d'un sommeil des plus légers.

Le roi d'Italie jouit de huit heures de sain et profond sommeil sur une pailleasse des plus rudes, ornée de drap de toile grossière et d'un oreiller fort dur.

Léopold, de Belgique, va se coucher très, très tard, car c'est le soir qu'il écrit. Hiver comme été, il ne saurait supporter de l'air frais dans sa chambre à coucher, et il se repose sur un matelas de plumes si doux, que Sa Majesté s'y enfuit complètement.

Un affreux chenapan passe en police correctionnelle. C'est sa dixième condamnation et il n'a que vingt-trois ans.

— Comment, à votre âge, en êtes-vous arrivé à ce degré de dépravation? Les mauvaises fréquentations sans doute, fait le président?

— Les mauvaises fréquentations?... Je passe ma vie avec les magistrats.

Entre bonnes amies:
« Oui, ma chère, la petite Thérèse a demandé et obtenu le divorce à son profit... »

— Comment! Elle qui aimait tant son mari et qui le vantait à chaque moment!...

— Ah bien!... Elle en a si peur maintenant que, lorsqu'elle le rencontre par hasard, elle manque de se trouver mal!...

— Le malheureux!... D'époux vanté devenir épouvantail!...

Le professeur explique le phénomène des marées.

— Avec le flux, dit-il, la mer monte, avec le reflux, elle baisse...

Un élève, fils d'un gros spéculateur à la Bourse, vivement:

— C'est le moment d'acheter! —

Un misérable, à la tenue en lambeaux, ramasse un bouton sur le trottoir.

Soupirant:

— Si je pouvais avoir la chance, maintenant, de trouver un pantalon.

LES BOXEURS

Au moment où les événements d'Orient prennent une importance considérable, il nous a paru intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs une partie d'un document parvenu dans une ville voisine de Tourcoing et qu'un de nos amis a eu l'aimable attention de nous communiquer. Il y est question des Boxeurs.

C'est une lettre qu'il a reçue d'un de ses amis, attaché à l'exploitation des chemins de fer de la concession franco-belge de Pékin à Hang-Héou. Cet ami a été blessé au moment de l'insurrection des Boxeurs et a dû gagner Tien-Tsin. Voici quelques passages de cette intéressante lettre, datée de Chong-Hsin-Tien 4 mai:

« A la suite du coup d'Etat tenté par l'impératrice douairière s'est révélée l'existence d'une immense société secrète que l'on appelle communément les « Boxeurs », parce que, soi-disant, ils se réunissent entre eux pour pratiquer la boxe et l'escrime.

« Cette société secrète, qui avait d'abord pris pour champ d'opérations le Chang-Tung (province où se trouve Kiao-Tchéou) et s'y était signalée par le meurtre du Rév. Brookes, un missionnaire protestant anglais, est remontée dans le Tché-Li.

« Leur devise est la suivante: Pao-Sing, Mie-Yang (Soutenir la dynastie, exterminer l'étranger). Et pour cela ils font gober aux

